

les Congrès politiques détermina Domela, devenu définitivement anarchiste, à fonder une Association Internationale Antimilitariste qui prit un certain développement, en France, vers les années 1903-1906, mais qui ne réussit pas à s'affirmer comme force susceptible de réfréner le courant guerrier alimenté par les puissances rivales du Capitalisme.

On sait que la thèse de Domela fut reprise, dans les Congrès internationaux socialistes par l'hérésie française. Ces congrès, toujours dominés par l'élément germanique, ne firent aucun succès à la grève générale et insurrectionnelle, qui trouvait cependant en France et en Angleterre, des adeptes résolus.

Les prévisions de Domela devaient se réaliser pleinement en 1914. La social-démocratie qui avait esquissé pour la forme un mouvement protestataire (anctionné par le kaiser) se trouvait unanime deux jours après pour acclamer le gouvernement du crime. Et tant que le crime dura, on eut la douleur de constater que les social-démocrates, à l'exception de quelques hommes qui eurent le courage un peu tardif, de se dresser en opposants, se firent les serviteurs complaisants et souvent empressés du kaiser.

Domela avait vu juste. Domela avait raison de dénoncer le faux internationalisme des social-démocrates allemands.

Si la thèse antimilitariste intégrale l'avait emporté, c'est-à-dire si la social-démocratie avait été contrainte de fournir des garanties sérieuses de son internationalisme, eh bien ! la guerre eût pu être évitée, au moins si le fut produit, à coup sûr, dans tous les pays, de vastes mouvements de masses. Comme le pensait Domela, la menace, la crainte de ces mouvements, eût été susceptible d'inspirer les puissances guerrières. Celles-ci se sont déchaînées dans tous les pays, avec furor, avec frénésie, parce que nulle part, elles n'ont constaté l'existence d'une mentalité vraiment internationaliste, parce que partout elles ont vu que les chefs des Partis social-démocrates, étaient à leur dévotion.

Aussi Domela Nieuwenhuis était-il fondé à écrire dans un manifeste adressé aux antimilitaristes, anarchistes et libres-penseurs du monde entier, au début des hostilités :

Tous les partis, à commencer par les cléricals, et finissant par les social-démocrates, ont voulu la guerre, soit conscientement, soit inconsciemment, et ils sont tous coupables, parce qu'ils ont voté les crédits de la guerre, sans lesquels les gouvernements n'auraient pas eu les moyens de déclarer la guerre... Lorsque le Bureau socialiste international était réuni, avant la guerre menaçante, à Bruxelles, le moment suprême était arrivé dans lequel on aurait pu prendre une décision ainsi concue : A L'ORDRE DE LA MOBILISATION, DOIT REPONDRE LA GREVE GENERALE.

Hélas ! rien n'était préparé. Il n'y avait que des autres sonores ; de volonté, nulle part, des défaillances et des trahisons, partout. L'homme des masses, l'homme stupide, se mua en homme féroce. Les premiers pas faits, il était trop tard pour tenir une réaction. Disons-le bien, il appartenait à la social-démocratie de monter la première la preuve et l'exemple d'une attitude nettement internationaliste, antiguerrière. Ce fut la preuve contraire qu'elle donna. Ce fut l'exemple de la lâcheté, de la felonie, qu'elle infligea au monde. De la felonie ? Hélas ! il ne nous est même pas permis de flageller les social-démocrates de l'épithète de *trahisseurs*. Ils n'ont été que logiques avec eux-mêmes, logiques avec la ligne de conduite qu'ils avaient tracée, et dont ils ne se sont jamais déparis, pas même dans les Congrès internationaux.

Domela les avait bien jugés. En dénonçant leur autoritarisme monstrueux, leur manque absolu de franchise, leur faux internationalisme, il avait mis le prolétariat mondial en garde contre les méfaits possibles de la social-démocratie. Nul plus que lui n'a fait effort pour introduire de la clarté, de la netteté et de la responsabilité dans les pratiques internationalistes, entre peuples.

Mais il se heurtait, dans les pays qui semblaient, de par leurs traditions historiques les plus réfractaires à l'esprit social-démocrate, — à des chefs de Parti de culture bourgeoise, qui avaient un véritable intérêt d'Eglise, à soutenir les dogmes pseudo-scientifiques du socialisme allemand. Ils ne pouvaient que graviter dans l'orbite de la social-démocratie, qui les considérait, d'ailleurs comme de négligeables satellites.

L'œuvre de Domela Nieuwenhuis n'est pas achevée.

Contre les nationalismes orgueilleux et féroces ; contre les diplomates et les politiques cauteleuses ; contre les chefs de Parti, manœuvriers sournois et immoraux du prolétariat, — une lutte de tous les instants doit être menée. Il faut absolument susciter un courant populaire, limpide dans ses idées ; impénétrable, irrésistible dans sa marche.

Qui le noble souvenir du puissant l'heure disparu, nous soutiennent et nous inspire dans la tâche énorme qui reste à accomplir, en continuation de la sienne !

RHILLON.

DEUX PRINCIPES

Il y a au monde deux principes : autorité et liberté.

Un se trouve dans le Socialisme autoritaire, l'autre dans le Socialisme libertaire.

Nous appelons socialiste d'Etat celui qui préconise des réformes tendant à augmenter et agrandir la compétence d'Etat dans la société existante. C'est ce que font les Social-Démocrates qui prennent l'Allemagne pour modèle ; voilà pourquoi nous avons le droit de les classer sous cette rubrique.

Le socialisme libertaire veut le groupement libre des hommes qui, par leurs intérêts sont poussés à se réunir afin de coopérer au sein d'un idéal, mais qui gardent la liberté, indépendance, et ainsi dire, de se révolter de cette coopération.

L'esprit de fraternité et de solidarité n'a numerus et pénétrera l'humanité que lorsqu'elle aura pris pour base l'égalité, comme forme la liberté.

B-D.N.

A tous les antimilitaristes, anarchistes, libres penseurs du monde entier

Dans ce temps si sévices où la société entière est disloquée, c'est notre devoir de faire entendre notre voix, qui devrait être entendue plus que celle de tout autre parti, parce que c'est nous qui avons toujours averti le monde et qui avons propagé l'idée intégrale de l'an-

amilitarisme : le et que l'on charge : On ne passe pas ; on ne passe pas !

Mais, un ministre socialiste n'est pas un socialiste ministre.

Les social-démocrates russes aussi ont eu une belle attitude. Après avoir protesté contre la guerre et les crédits demandés à la Douma, ils ont quitté la salle ; ils n'ont pas commis le crime d'accorder l'argent.

Hélas ! rien n'est fait ; et un parti aussi puissant que les social-démocrates d'Allemagne, avec ses 4 1/4 millions d'électeurs, a été une quantité négligeable et, ce qui est encore plus fort, ils vont tout à fait avec le gouvernement, ils sont devenus un parti gouvernemental. La pensée nationale a prime part pour l'internationalisme, de sorte qu'on peut dire : Grattez un peu l'internationalisme et vous trouverez le nationalisme au fond du cœur.

Qu'est-ce qu'il y a faire pour nous ? Voilà la grande question.

Ce n'est pas le moment de pleurer de maudire, au contraire, c'est le moment d'agir. Les oreilles sont ouvertes pour nous entendre, donc il faut faire une grande propagande pour nos idées antimilitaristes.

Notre éminent frère, le professeur Sergi, de Rome, a très bien dit :

« La paix se fera quand les hommes QUI SONT LES VICTIMES DES GUERRES, LES VICTIMES DES DEPENSES POUR LES ARMEMENTS ET LES VICTIMES DE CET ESCLAVAGE MILITAIRE peu différent de l'esclavage antique, qui s'appelle le service militaire obligatoire, refuseront d'obéir aux lois barbares en vigueur, émanations de ces diplomates qui, eux, ne sont jamais les victimes de rien, — et qu'ils feront cesser les armements, mettant fin par cela à la guerre. »

Cela est vrai.

Douze millions de femmes ont protesté près des ambassades et du ministre des Affaires étrangères anglais, sir Edward Grey, contre la guerre.

Très bien comme commencement.

Mais nous disons : Continuez votre œuvre humanitaire, oh ! femmes de bonne volonté. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on toujours.

Et on a un principe, il faut lui être fidèle, même jusqu'à la mort. Un pays est fier de ceux qui tombent au champ d'honneur, c'est-à-dire sur le champ de bataille ; mais il me semble que l'humanité reconnaissante aurait honoré la mémoire de ceux qui seraient reconnus comme les bienfaiteurs du monde entier, beaucoup plus que s'ils étaient tombés sur un champ de bataille. Les anciens disaient que c'est un honneur de mourir pour la patrie, je trouve beaucoup plus glorieux pour partout elles ont vu que les chefs des Partis social-démocrates, étaient à leur dévotion.

Aussi Domela Nieuwenhuis était-il fondé à écrire dans un manifeste adressé aux antimilitaristes, anarchistes et libres-penseurs du monde entier, au début des hostilités :

Tous les partis, à commencer par les cléricals, et finissant par les social-démocrates, ont voulu la guerre, soit conscientement, soit inconsciemment, et ils sont tous coupables, parce qu'ils ont voté les crédits de la guerre, sans lesquels les gouvernements n'auraient pas eu les moyens de déclarer la guerre... Lorsque le Bureau socialiste international était réuni, avant la guerre menaçante, à Bruxelles, le moment suprême était arrivé dans lequel on aurait pu prendre une décision ainsi concue : A L'ORDRE DE LA MOBILISATION, DOIT REPONDRE LA GREVE GENERALE.

Hélas ! rien n'était préparé. Il n'y avait que des autres sonores ; de volonté, nulle part, des défaillances et des trahisons, partout. L'homme des masses, l'homme stupide, se mua en homme féroce. Les premiers pas faits, il était trop tard pour tenir une réaction. Disons-le bien, il appartenait à la social-démocratie de monter la première la preuve et l'exemple d'une attitude nettement internationaliste, antiguerrière. Ce fut la preuve contraire qu'elle donna. Ce fut l'exemple de la lâcheté, de la felonie, qu'elle infligea au monde. De la felonie ? Hélas ! il ne nous est même pas permis de flageller les social-démocrates de l'épithète de *trahisseurs*. Ils n'ont été que logiques avec eux-mêmes, logiques avec la ligne de conduite qu'ils avaient tracée, et dont ils ne se sont jamais déparis, pas même dans les Congrès internationaux.

Domela les avait bien jugés. En dénonçant leur autoritarisme monstrueux, leur manque absolu de franchise, leur faux internationalisme, il avait mis le prolétariat mondial en garde contre les méfaits possibles de la social-démocratie. Nul plus que lui n'a fait effort pour introduire de la clarté, de la netteté et de la responsabilité dans les pratiques internationalistes, entre peuples.

Mais il se heurtait, dans les pays qui semblaient, de par leurs traditions historiques les plus réfractaires à l'esprit social-démocrate, — à des chefs de Parti de culture bourgeoise, qui avaient un véritable intérêt d'Eglise, à soutenir les dogmes pseudo-scientifiques du socialisme allemand. Ils ne pouvaient que graviter dans l'orbite de la social-démocratie, qui les considérait, d'ailleurs comme de négligeables satellites.

L'œuvre de Domela Nieuwenhuis n'est pas achevée.

Contre les nationalismes orgueilleux et féroces ; contre les diplomates et les politiques cauteleuses ; contre les chefs de Parti, manœuvriers sournois et immoraux du prolétariat, — une lutte de tous les instants doit être menée. Il faut absolument susciter un courant populaire, limpide dans ses idées ; impénétrable, irrésistible dans sa marche.

Qui le noble souvenir du puissant l'heure disparu, nous soutiennent et nous inspire dans la tâche énorme qui reste à accomplir, en continuation de la sienne !

DOMELA DEVANT LA GUERRE Bétaill et bouchers

La guerre a passé sur le monde. Domela disparait à l'heure où s'accuse l'étendue de ses dévastations, le défi des Etats, la déresse, tant physique que morale, des peuples.

Il a pu suivre la marche du fléau, en noter toutes les phases, en étudier les causes profondes. Il a vu l'avènement du Bolchevisme en Russie et l'élosion en Allemagne, d'une République bizarre qui démarre.

Qui a été le fruit de ses observations au jour le jour, sa pensée sur les événements issus de la tourmente ? Il serait intéressant de les connaître. Malheureusement, il n'a pas montré à la hauteur de la tâche, il n'a pas appelé aux femmes, aux grandes corporations ouvrières pour paralyser les bellicistes.

« Continuez votre œuvre, ô femmes de bonne volonté ! Ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on toujours. Et maintenant on a affaire avec 12 millions de femmes. Si elles voulaient sérieusement, énergiquement, si elles se mettaient entre les armées des combattants et l'ennemi, ce serait possible. »

La fin de ce manifeste a trait spécialement à la Hollande qui, enlevée entre des bellicistes, peut devenir d'un moment à l'autre, la proie de la guerre. Dans cette éventualité que feront les anarchistes ? Ils adopteraient individuellement cette attitude qui leur conviendra, suivant les circonstances.

On voit donc qu'en dehors d'un mouvement de masse insurrectionnel qui ne peut pas s'improviser, que des minorités ne sont pas toujours capables de déclencher au moment voulu, qui implique un esprit révolutionnaire étendu, il n'y a plus, devant la guerre, que des attitudes individuelles variables suivant les températures et les circonstances.

Dans nos pays des anarchistes ont été réfractaires : on les a fusillés ou emprisonnés ; d'autres ont déserté, et ils se trouvent réduits à une vie errante ou effacée ; d'autres, ayant eu un cas de réforme, ont tranquillement continué leurs travaux pacifiques dans la légalité ; d'autres, qui étaient « bons pour l'abattoir », ont subi le sort commun ; d'autres enfin, à l'instigation de vénérables philosophes, curent davantage déclaré publiquement pro-guerriers, jusqu'à l'écrasement du militarisme allemand.

Qu'en fait Domela parmi les anarchistes de ce pays ? Quelle attitude est-il fait siége de ? Quels conseils est-il donné ?

Est-il signé, avec les « Intellectuels », un manifeste qui s'inspire du *Socialisme en danger* ?

Fut-il allé à Kienthal ?

Ces deux questions restent sans réponse.

Mais qu'est-il besoin de torturer les textes souvent incomplets, souvent contradictoires et qui ne rendent pas toujours la pensée avec exactitude, pour savoir ce qu'a vraiment fait Domela ?

Il n'est pas des amis de Domela qui n'ont pas de prestige ni de vertu, parce que, pour nous anarchistes, que l'autorité vienne d'un seul ou vienne de tous, elle est toujours aussi injuste, violente, néfaste et haïssable. Le *consensus universel* n'est jamais pour nous une preuve de vérité ni de légitimité.

Nous posons toujours, envers et contre tous, le principe du droit de l'individu à disposer de lui-même comme il l'entend.

L'essence même du principe anarchiste implique la liberté entière de l'individu et requiert à tout instant son action directe. Il ne permet pas l'alliéation de cette liberté et l'abandon de la volonté individuelle aux mains de mandataires quelconques qui, physiologiquement, moralement et socialement, ont tout juste, comme un chacun, la faculté de se représenter eux-mêmes et rien de plus.

La fiction politique de la délégation des pouvoirs par la transmission de la force, de la volonté et de la puissance de tous à quelques uns, est le plus funeste mensonge que l'humanité ait jamais pratiqué. C'est par cette erreur qu'une poignée de bandits a pu menacer l'assassinat de millions d'hommes, en ayant affrontement de leur propre assentiment à mourir.

La dernière expérience qui se chiffre par vingt millions de victimes en Europe, n'a-t-elle pas assez prouvé que l'individu ne peut pas impunément céder sa liberté à d'autres et que l'abandon, c'est abandonner soi-même et s'exposer aux pires catastrophes.

Par cet acte contre nature, qui transfigure la direction de sa vie hors de lui et la soumet à des volontés extérieures et étrangères, particulières ou collectives, l'individu s'annihile moralement et lève sa sécurité, sa liberté et sa vie, aux caprices et aux intérêts des maîtres qu'il s'est donné.

Il faut faire revivre L'ALLIANCE INTERNATIONALE ANTIMITARISTE J'EXPLOITES DE TOUTES LES NATIONS.

Vous tiendrez un Congrès mondial en l'année 1920. Vous y enverrez des délégués pour examiner cette question et y répondre :

« DEVONS-NOUS CONTINER NOTRE VIE DESCLAVE ET SERVIR DE CHAIR A MITRAILLE POUR LE PLUS GRAND PROFIT DE NOS EXPLOITEURS ? »

N.-B. — Le Congrès se tiendra à La Haye en 1920. Domela Nieuwenhuis et les camarades hollandais en ont pris l'initiative.

Écrire au secrétaire général : Jos. GIESSEN, Oosterstraat, 27 bis, à Utrecht (Hollande).

Rh.

L'Alliance Internationaliste Antimilitariste

Domela Nieuwenhuis, déjà souriant, n'avait pas abandonné la lutte. Et l'A. I. A. qui fut distoqué par la guerre, a repris la guerre fine, une activité qui ne permet pas encore rayonner jusqu'à nous, mais qui s'étend déjà en Allemagne et en Angleterre. C'est un ami de Domela qui en assure présentement le secrétariat : Jos. Giesen, Oosterstraat, 27 bis, à Utrecht.

Il vient de lancer en anglais et en allemand — (comme nous le fait remarquer le camarade Prouvost) — Giesen doit s'imaginer que depuis que la France est devenue l'empire anglo-américain tout le monde y parle anglais, — un bulletin contenant un appel pour un Congrès International Antimilitariste qui doit avoir lieu à La Haye à une date qui reste encore à déterminer dans le courant de l'année prochaine.

L'idée de ce Congrès a été reprise en France par Léon Prouvost qui lance un manifeste déjà publié par le Comuniste de Bruxelles et le Libertario de la Spezia.

Nous donnons ci-dessous le manifeste de notre ami Prouvost.

AUX TRAVAILLEURS DU MONDE !!

Au moment où les dirigeants consentent à souscrire une paix qui laisse prévoir une reprise des hostilités dans un temps plus ou moins éloigné, il convient à tous les travailleurs d'examiner froidelement la situation et se demander ce qu'ils devront faire lorsque leurs maîtres leur donneront à nouveau le signal de leur donneront à nouveau le signal de s'exterminer pour enrichir les profiteurs ?

Qu'il est astreint au travail pénible pour trouver une pauvre existence, la misère et l'injustice sous n'importe quel drapeau et qu'il est déplacé, c'est tout à fait évident.

Qu'il aura autant de droit et de bien-être sous tout régime qu'il aura de force et d'autorité ;

Qu'il n'a aucun intérêt que la guerre éclate, — un peu plus de liberté pour les ouvriers d'un autre pays et ne l'est pas plus ;

Qu'il n'a aucun intérêt de maintenir les frontières, fixes arbitrairement, et à conserver ce qu'ils devront faire lorsque leurs maîtres leur donneront à nouveau le signal de s'exterminer pour enrichir les profiteurs ?

que cosmopolite ; vous nous avez faits manchots, boiteux, aveugles, cuis-de-jatte, infirmes et déments ; vous nous avez maltraités, torturés, martyrisés de mille manières ; vous nous avez affamés, ruinés, réduits à la misère, à l'esclavage, nous et notre postérité pour des siècles ; vous nous avez emprisonnés, asservis, avilis, abruti ; vous nous avez ravalés à l'état de bétail et non contents de nous tondre, vous nous avez assomés, égorgés, saignés, déchiquetés et brûlés sur vos champs d'horreur et de carnage. Vous avez bien fait.

Comme bouchers, vous étiez dans la logique de votre rôle : comme bétail nous étions dans la logique du nôtre. N'êtes-vous pas faits pour nous tondre, nous saigner et nous manger ? Ne sommes-nous pas faits pour être tondus, dépecés et mangés ? Tout est donc pour le mieux et chacun à sa place. Et, plus vils que les chiens qui lèchent la main qui les frappe, nous ne pouvons moins faire, pour vous prouver notre admiration, notre approbation, notre reconnaissance de tant de bontés, si dignes de vous et de nous, que de venir vous apporter le juste tribut de notre confiance en remettant à nouveau notre triste sort entre vos mains expertes. Le passé nous répond de l'avvenir et nous n'ignorons rien de ce qui nous attend.

En votant pour vous, nous sommes heureux et fiers de voter, en même temps pour le règne des bouchers militaires, le maintien de l'abattoir capitaliste et la continuation de la boucherie patriote, que nous sommes prêts d'alimenter, encore et jusqu'au bout, de notre pauvre chair meurtrie, puisqu'elle n'est bonne qu'à ça.

Ne concevant pas la possibilité d'en faire un meilleur usage, nous sommes très honorés de vous la consacrer et restons fermement convaincus que vous nous ferez, comme vous nous êtes déjà, saigneurs, en nous saignant beaucoup d'honneur.

LUX.

VICTOIRE A LA PYRRHUS

Représenter la phrase de Clemenceau, je dirai que la dernière consultation électorale qui a donné la victoire aux partis modérés, n'est qu'une victoire sans lendemain.

Malgré les manœuvres équilibrées des Longuet, Frossard et autres comparses, le parti socialiste parlementaire sort sérieusement diminué. Il est vrai que les camarades socialistes peuvent se consoler de leur défaite en songeant que deux millions de voix se sont portées sur leurs candidats.

Mais pour nous, anarchistes, qui avons appris à estimer à sa juste valeur le parlementarisme, qui considérons le suffrage universel comme une vaste mystification, qui combattons l'autorité sous toutes ses formes, serait-elle sanctionnée par l'humanité, qui dénonçons la force parlementaire, le désastre socialiste nous laisse insensibles.

Chambre réactionnaire, disent les représentants des partis de gauche, ou va-t-elle nous conduire ?

Avant les élections de 1914, un socialiste disait : « Le jour où nous aurons tous élu au Parlement, les partis bourgeois devront compter avec nous. »

La certitude fut dépassée en 1914 et nous connaissons les résultats des succès socialistes. Ceux-ci partis avec les partis bourgeois en déclarant la guerre à l'humanité, en sanctionnant toute la politique guerrière de ces cinq dernières années.

Pourtant jamais Parlement n'avait été aussi avancé, mais jamais aussi aucune Chambre ne fit œuvre plus criminelle, plus réactionnaire : guerre, intervention en Russie, amnistie, etc..

Nous savons que les nouveaux élus viennent au Parlement avec l'intention de faire une politique de défense capitaliste, de conservation sociale, mais malgré toutes les mesures qu'ils prendront, n'atteindront jamais en abjection, en basseesse, en réactionnarisme l'attitude de leurs prédecesseurs.

Si la situation économique ne dépendait que du déplacement de quelques voix soit à droite, soit à gauche, les partis bourgeois pourraient croire leurs privilégiés sauves, puisqu'ils triomphent de leurs adversaires.

Malheureusement pour eux, ce petit jeu de bascule parlementaire n'est pas un réveil bien efficace.

Déjà on annonce l'augmentation de 100 % des tarifs de chemins de fer, ce qui, inévitablement, entraînera une élévation correspondante du coût de la vie.

Klotz, dans son discours-programme, avant les élections, n'a pas caché que la période d'expéditions budgétaires était passée et qu'il allait falloir trouver de nouvelles ressources financières pour équilibrer les budgets prochains.

C'est 15 milliards nouveaux à trouver. Où les prendre ? Dans la poche du contribuable.

Deja l'existence de l'ouvrier est difficile ; que sera-t-il quand seront établis les nouveaux impôts ?

C'est pas une crise politique que nous traversons, c'est une crise de régime.

Quel que soit le parti qui prend le pouvoir, il sera incapable de résoudre l'inégalité, qui ne peut être solutionnée que par des moyens révolutionnaires.

La guerre a trop dure, le gaspillage insensé de matériel humain et la destruction incalculable des richesses sociales ont entraîné un déséquilibre des forces de production.

Ce ne sont pas les palliatifs qui suffisent pour amener une amélioration efficace à la situation économique. Il est impossible à la Chambre de rendre au travail utile les millions d'individus qui produisent des œuvres inutiles et nuisibles, car en agissant ainsi l'oppositionnellement détruirait les privilégiés qu'il est chargé de défendre.

Chambre, donc réactionnaire, nouveaux législateurs. Napoléon III l'a chanté aussi quand il fut le président de la République à une formidable majorité, cela ne l'empêche pas de sombrer lamentablement quelques années plus tard.

Cette victoire pourrait bien être le dernier épisode d'agonie d'un régime qui n'a pas mourir et qui sera le cadavre. Cette ultime réaction ne vous sauvera pas de la banqueroute et vos plus flamboyants discours seront insuffisants pour arrêter le cours des événements.

Et dans quelques mois, votre jeune premier pourra éclater devant l'impuissance de vos efforts à établir l'équilibre social : Messieurs, malgré votre évasion laborieuse, malgré vos grandes capacités d'administrateurs molâtres, les mesures les plus indiscutables prises par le Parlement, rien ne peut nous faire éviter le désastre vers lequel nous nous acheminons rapidement, et notre dernière victoire n'a été qu'une victoire à la Pyrrhus.

FRANCOIS.

Autour de la Foire

Quelques réflexions

« Au sujet d'un article et d'élections. »

Il est paru dans le dernier numéro du *Liberateur*, sous la signature de Descarsin, un article qui, à mon avis, quelqu'il ait paru sous la rubrique *Opinions*, semblerait engager la responsabilité de tous les camarades du *Libertaire*, si une mise au point n'était pas faite.

Car si nous admptions les idées de Descarsin et sa façon de concevoir et d'apprécier les élections législatives, si bien que nous admettons que pour être tondus, dépecés et mangés ? Tout est donc pour le mieux et chacun à sa place. Et, plus vils que les chiens qui lèchent la main qui les frappe, nous ne pouvons moins faire, pour vous prouver notre admiration, notre approbation, notre reconnaissance de tant de bontés, si dignes de vous et de nous, que de venir vous apporter le juste tribut de notre confiance en remettant à nouveau notre triste sort entre vos mains expertes. Le passé nous répond de l'avvenir et nous n'ignorons rien de ce qui nous attend.

En votant pour vous, nous sommes heureux et fiers de voter, en même temps pour le règne des bouchers militaires, le maintien de l'abattoir capitaliste et la continuation de la boucherie patriote, que nous sommes prêts d'alimenter, encore et jusqu'au bout, de notre pauvre chair meurtrie, puisqu'elle n'est bonne qu'à ça.

Ne concevant pas la possibilité d'en faire un meilleur usage, nous sommes très honorés de vous la consacrer et restons fermement convaincus que vous nous ferez, comme vous nous êtes déjà, saigneurs, en nous saignant beaucoup d'honneur.

LUX.

Trop d'interprétations fantaisistes et caillonnées sont dépourvues de fond de notre intervention dans les élections, trop de confusion s'ensuit que pour qui nous permettons sans réplique, à l'un des nôtres, de s'égayer et pour que nous lui laissions embrouiller encore davantage la question.

Et nous dirons à Descarsin que, contrairement à lui, nous n'attendions rien des élections et que leurs résultats ne nous ait nullement surpris. Nous savions à l'avance que malgré notre propagande antiparlementaire, le grand nombre des électeurs irait voter et c'est en cela que nous voyions la mesure, je ne dirai pas de l'impécabilité, mais de l'ignorance des citoyens. Car pour nous les gens qui votent ne montrent pas que leur mentalité est plus élevée lorsqu'ils votent rouge au lieu de rouge, ou vice versa. Mais il nous démontrent tout simplement que leur éducation est toute à faire et qu'ils ne peuvent encore se passer de maîtres... pour l'instant. Et c'est là qui nous étions, c'est cela qui pourraient égayer, que ce qui aurait pu nous surprendre si nous n'avions été des gens avertis, c'est le grand nombre, l'immense nombre de ceux qui, au lieu de folies et de masses, n'ont pas encore compris la nocivité des gouvernements et n'ont pas encore saisi le rôle des députés, et des parlementaires, furent-ils rouges.

Mais d'où vient donc Descarsin ? On dirait vraiment qu'il tombe de la lune ! Depuis quand les anarchistes espèrent-ils une indication quelconque du suffrage universel ?

Pour qui connaît toutes les basques manœuvres, toute la politique écourante, toutes les palinodies qui s'y font jour ; tous les sales moyens employés par les différents adversaires pour se salir, pour se porter préjudice ; toutes les pressions, toutes les promesses qui sont faites, il n'y a pas à s'illusionner sur la portée d'une consultation électorale. Mais tout simplement à regretter la trop grande naïveté de populo qui, après une telle foire (c'est bien là le mot), après un tel battage, une telle averse de mensonges et de boniments, a encore le désir de remplir son « devoir » et c'est en vain pour un charlatan quelconque. Quel estomaie, mon empereur !.

Pour nous, camarade Descarsin, la réaction n'est pas seulement personnelle par tel ou tel individu : Clemenceau, Barrès ou Daudet ; mais par le pouvoir tout entier. Et les socialistes au pouvoir : les Thomas, Guesde, Sembat (tous bien en cour au sein du parti unique) ont fait œuvre de réaction, de réaction à ce que nos socialistes croient à la victoire. Aussi ne chicanera je pas leur fois émaillante.

Mais de là à écrire, comme le fait le professeur Renaux, que : « les travailleurs vosgiens doivent se réjouir de la journée du 16 novembre », il y a de la marge.

Quoique vous vouliez que cela fasse aux travailleurs qui y ait un Renaudel ou un Scheidemann de plus ou de moins au Palais-Bourbouze ?

J'ai habité quatre ans et demi le département de Saône-et-Loire, lequel possédait trois ou quatre députés socialistes. Eh bien, citoyen Renaux, les ouvriers de ce département sont logés au même hôtel de la même ville que leurs camarades vosgiens.

La-bas, comme ici, il est encore des ouvriers et employés qui ne jouissent pas du repos hebdomadaire, ni de la journée de 16 heures ! Et ceci vous prouve que la loi est impérative quand il s'agit de mieux faire pour les travailleurs et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

« Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres ! »

... Il a dû être généralement, des généraux, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, et c'est un succès que cela. Nous savons tous que les partis qui se recommandent d'aucuns idéaux, humanitaires, internationaliste, mais seulement de leurs intérêts de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, et c'est un succès que cela. Nous savons tous que les partis qui se recommandent d'aucuns idéaux, humanitaires, internationaliste, mais seulement de leurs intérêts de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, et c'est un succès que cela. Nous savons tous que les partis qui se recommandent d'aucuns idéaux, humanitaires, internationaliste, mais seulement de leurs intérêts de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, et c'est un succès que cela. Nous savons tous que les partis qui se recommandent d'aucuns idéaux, humanitaires, internationaliste, mais seulement de leurs intérêts de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute notre sympathie. Mais pourtant.

Descarsin voudrait-il dire par là qu'en votant pour les socialistes, les votants auraient à peine 2 ou 3 voix, et que pourtant il ait été dépourvu de toute possibilité de faire diminuer le nombre des électeurs et de leur intérêt de classe, et c'est un succès que cela. Nous savons tous que les partis qui se recommandent d'aucuns idéaux, humanitaires, internationaliste, mais seulement de leurs intérêts de classe, de leurs intérêts de borgne, furent dans leur rôle ; tandis que les autres se présentant les élus des déshérités et sans doute combinaient et participant avec les privilégiés, avec les gouvernements.

Mais Descarsin sait cela aussi bien que moi et je ne comprends pas par quelle aberration il a pu s'abuser au point d'écrire en parlant du peuple et des électeurs : « ... Ce souverain pitoyable n'a même pas su user raisonnablement des pauvres libertés qui lui étaient rendues. »

Il n'a même pas su voter. Il s'est choisi des maîtres, et quelles maîtres !

... Il a dû être généralement, des officiers qui l'ont conduit à la boucherie... Qui n'a-t-il pas eu !

Nous en passons, et des meilleurs, ne voulant pas être trop cruel pour Descarsin qui n'est notre ami et qui a toute

partage inégalement les dépouilles opimes de l'Administration Française. Nous en finissons du même coup avec le favoritisme criminel qui traitait comme sa propriété inaliénable et intangible, qui exploite comme un jardin réservé aux amis, des abus monstrueux dont l'impunité sera à deux flancs, à se faire des fentes énormes et à fusiller ses adversaires. Si pour une fois vous frappez au sommet et au cœur le régime dont nous mourrons, vous aurez tiré de votre intervention draconienne la meilleure leçon de la guerre et de la paix, vous aurez souverainement vengé la morale civique, outragée par une bande de fumistes, de voleurs et d'assassins.

Veuillez agréer, mon Commandant, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Ernest JUDET.

les Anarchistes et le Syndicalisme

Le syndicalisme, qui groupe les travailleurs dans le but d'améliorer leur existence matérielle, n'a pas de philosophie. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter trente et quarante années en arrière alors que sous l'influence des Chartistes et des Chartistes le mutualisme était à sa base.

Le syndicalisme est ce que le font ses chefs du moment. S'ils sont révolutionnaires, ils l'impulsent vers des fiefs révolutionnaires par la méthode de l'action directe ; s'ils sont réformistes, ils modèrent sa marche en avant en l'égarant dans les couloirs et les antichambres des ministères.

Peut-être avons-nous tort de ne pas assez nous en souvenir et de trop prendre au tragique une situation qui, si nous le voulons, ne durera pas longtemps. Dans toute cette discussion sur l'idée d'une scission syndicale, on n'a pas, selon moi, située clairement et nettement la position des anarchistes par rapport au syndicalisme : c'est ce que je voudrais m'efforcer de faire.

Leur but idéal, leurs critiques et leur haine de l'état social actuel, s'élèvent moralement les anarchistes, ils ne les soustraien pas, pour ce qui est de leur vie matérielle, à l'emprise du milieu. Tout comme les autres hommes, ils doivent subir l'exploitation communale et gagner péniblement les quelques francs qui assureront chichement à eux et à leur famille, la croûte quotidienne. Mais, mieux que les autres hommes, et sans pour cela s'accommoder de la société bourgeoise, mais en attendant d'en venir à bout, ils envisagent d'abord de satisfaire aux plus pauvres, aux plus démunis, qui manquent d'audace et d'ambition, pour débarrasser l'escrimeur, à la hâchette des fauves militants ouvriers qui débordent souvent par des mouvements chaotiques, qui prennent leurs sources dans la mauvaise situation économique que nous élisons tous, et qui n'osent, ces militaires, indiquer aux masses ignorantes mais qui souffrent de cet état de choses et qui déclament, les moyens certains et radicaux d'y porter remède.

C'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

A Paris, coup sur coup, différentes corporations, viennent d'être victimes, subirent des échecs douloureux et rétessants, laissant leurs membres, les grévistes, en butte à la vindictive patronat. Coup sur coup, des grèves soutenues de longs jours, et qui demandèrent de grands sacrifices de la part des ouvriers, se succéderont échouant lamentablement devant les travailleurs de ces corporations, désemparés, sans force, sans confiance, livrés pieds et poings liés à un patronat orgueilleux de sa victoire et qui en profite sans ménagements, sans pitié, pour opérer des coups subtils parmi son personnel, parmi les « meilleurs » et sans faire à la transformation sociale qui est leur but, leur seul but, les anarchistes se servent du moyen qu'est le syndicalisme.

Je m'excuse de commencer mon plaidoyer en faveur du syndicalisme par un argument si terre à terre. C'est qu'aujourd'hui tout moral dépend beaucoup de notre état physique, que notre santé n'est pas adéquate que si nos veines chantent un sang vigoureux ; que si, à la rigueur, une excessive misère peut être pour la foule bonne conseillère et la pousser à la révolte, elle ne peut, si elle s'apaise sur les anarchistes, que nuire à notre propagande qui est une œuvre de longue haleine et demande de la part de ceux qui s'y veulent, robustesse physique et morale.

Ceci établi : que l'effort syndical nous avantage économiquement dans le présent, il est déjà légitime, indispensable même, que nous demeurions dans les syndicats, ou y entrons si ce n'est encore pas. Mais pour ceux qui n'auront pas encore sûrement, cette affaire, le bénéfice pour l'idée et qui hésiteront à prendre position, énumérons les arguments d'un autre ordre, supérieurs au premier à mon sens et plus susceptibles de toucher et de convaincre les idéalistes qui sont les libertaires.

Ce qui doit le mieux nous plaire dans le syndicalisme, c'est qu'il rassemble un groupement de classe il dresse, qu'il déveille les luttes contre la bourgeoisie, empêche les exactions. C'est que les patrons, étant exécrablement salutaires dans tous les meilleurs et préférables pour l'éducation révolutionnaire que les plus belles paroles et les meilleurs écrits, les mouvements de chantiers, d'usines, d'ateliers, les grèves bien menées, donnent aux travailleurs dès une idée de ce qu'est le patronat qui les gruge, la police et l'armée qui les sabrent, la magistrature qui les condamne, la presse qui les calomnie et crée haro sur ceux. Ces périodes d'agitation éclaircissent leur cerveau, frustre jusqu'alors entêtement par la morale officielle et déloquent la masse de leurs préjugés. Et ces ouvriers, groupés, sans choix, pêle-mêle, pour des intérêts corporatifs, s'enthousiasseront peut à petit jusqu'à désirer autre chose qu'une amélioration passagère à leur sort.

C'est lorsqu'ils sont à ce moment de leur évolution, que leur cœur s'ouvre à la justice et leur intelligence aux nobles pensées, que nos théories ont le plus de chance d'être comprises de ces hommes et adoptées avec enthousiasme.

C'est alors que s'impose la plus rôle bienfaisant des anarchistes. C'est à nous, après que ces ouvriers ont gagné pour la conquête de leurs revendications, si approuvables malgré le leurre qu'elles créent quelquefois, d'apporter la note juste. A leur démentir l'umanité des réformes et leur dénoncer le cercle vicieux qu'ils se doivent de briser. C'est à nous qui souffrons les mêmes peines ; qui, au chantier, à l'usine, à l'atelier, dans les grèves, avons attiré sur nous leur attention sympathique par nos lourdes efforts en faveur de nos droits sociaux communs ; à nous, qui, par notre énergie dévouée à la cause syndicale, avons préparé la voie pour la pénétration de nos idées, de nos instructions de nos conceptions dans la réalisation peut, seulement le problème social.

Et le syndicalisme qui s'était tout d'abord servi d'améliorer la situation matérielle des prétraires qui leur a insufflé en partie l'esprit de révolte, devient, sous l'influence des anarchistes, une vaste pépinière d'arbustes sur lesquels nous greffons, et greffons de plus en plus l'arbre aux fruits merveilleux qu'est l'anarchie.

L. LEONIC.

AVIS IMPORTANT

Dorénavant, et jusqu'à nouvel avis, la copie pour le journal devra être adressée au camarade Rhéthon ; le camarade Content étant retenu pour sa besogne administrative.

Nous remercions, à cette occasion, que les articles doivent nous parvenir, le MARDI de chaque semaine au plus tard ; les communiqués, convocations, etc., le MERCREDI.

A propos de Grèves

Le mouvement syndicaliste qui sous la haute direction des traitres Jouhaux, Merhein, Dumoulin et consorts, peut s'énerguer, de l'adhésion des fonctionnaires douaniers, gardiens de prison et autres corporations tout aussi intéressantes, en attendant qu'il accueille dans son sein les argousins de la préfecture de police, brigade centrale, agents des meurs et autres flics au travail si utile pour la révolution sociale qui poursuivent en compagnie de nos gouvernements nos augures cégétistes, ce qui est moins dangereux à vrai dire que de revendiquer pour la libération des prisonniers, pour la cessation de l'intervention contre la Révolution Russe, le mouvement syndicaliste a malgré tout une force importante qui constitue lui ses deux millions d'adhérents n'en ayant pas moins de subtils intérêts d'escroquerie qui sont guère à son honneur et qui démontrent qu'il y a quelque chose de changé dans la façon de lutter et de la part des travailleurs et de la part des patrons, des exploitants, qui s'avèrent de plus en plus déterminés ces derniers à résister aux « prétentions » de leurs exploitants et ne se font point faute d'accepter la bataille avec toutes ses conséquences, lorsque au besoin, ils ne la provoquent pas.

Et l'allure batailleuse du patronat augmente en proportion, pourraient dire, de l'action des travailleurs, du désir de conciliation des meneurs syndicaux.

Et d'autres temps le mouvement syndicaliste, moins fort qu'aujourd'hui, il est vrai en nombre, nous avait habitués à d'autres attitudes, à d'autres esprits d'énergie et de décision. Mais depuis que l'Union sociale installe ses bureaux en notre C. G. T., depuis que nos dirigeants cégétistes l'ont intitulée à l'escroquerie, qui s'avèrent de plus en plus déterminés ces derniers à résister aux « prétentions » de leurs exploitants et ne se font point faute d'accepter la bataille avec toutes ses conséquences, lorsque au besoin, ils ne la provoquent pas.

C'est en vain que les éléments les plus combatifs de la classe ouvrière suisse essaient de remonter ce courant fatal. Alors que la réaction reprenant depuis manifestement le dessus dans toute l'Europe, alors que la fièvre née de l'espoir d'une marche triomphale de la révolution gagnant de proche en proche tous les pays d'Europe était déjà tombée, les ouvriers de Bâle et de Zurich tentèrent une nouvelle grève générale pour l'autel du travail et du patriarcat, qualifié, par eux, d'escroquerie, de lâcheté semble avoir souillé sur les rangs des travailleurs organisés. Et la lutte de classe tant prônée jadis par ceux qui maintenaient s'en furent les détracteurs, paralysé avoir été repris par ceux qui logiquement avaient tout à craindre et qui n'hésitent pas aujourd'hui à recourir à ses procédés pour mater et asservir complètement les prolétaires qui sont encore, par trop réclamer. Et cette révolte n'est pas celle qui manque d'autorité des exploitants, qui croient en leur force, mais qui a toujours été déterminée à l'escroquerie, à la hâchette des fauves militants ouvriers qui débordent souvent par des mouvements chaotiques, qui prennent leurs sources dans la mauvaise situation économique que nous élisons tous, et qui n'osent, ces militaires, indiquer aux masses ignorantes mais qui souffrent de cet état de choses et qui déclament, les moyens certains et radicaux d'y porter remède.

C'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Et c'est pourquoi, aussi bien à Paris qu'en Province, on ne peut plus compter sur une victoire prédestinée, sur le terrain économique, que le seul qui nous préoccupe. Et c'est pourquoi, ici et là, les échecs succèdent aux échecs et les patrons, plus arrogants et plus forts que jamais battent en brèche les conquêtes ouvrières et vont jusqu'à menacer les résultats pourtant si péniblement et si chèrement obtenus. Et la loi de 8 heures elle-même, si généralement accordée, par un Parlement aux abois, fut remise en discussion la toute fois où elle fut mise en application.

Mouvement International

SUISSE

Le puissant courant socialiste à tendance révolutionnaire qui agitait la classe ouvrière suisse vers la fin de l'année passée et pendant la première moitié de cette année a fait place à une morte apathie, aussi bien des masses que des minorités assaillies.

Les causes de ce relâchement du mouvement syndicaliste qui sous la haute direction des traitres Jouhaux, Merhein, Dumoulin et consorts, peut s'énerguer, de l'adhésion des fonctionnaires douaniers, gardiens de prison et autres corporations tout aussi intéressantes, en attendant qu'il accueille dans son sein les argousins de la préfecture de police, brigade centrale, agents des meurs et autres flics au travail si utile pour la révolution sociale qui poursuit en compagnie de nos gouvernements nos augures cégétistes, ce qui est moins dangereux à vrai dire que de revendiquer pour la libération des prisonniers, pour la cessation de l'intervention contre la Révolution Russe, le mouvement syndicaliste a malgré tout une force importante qui constitue lui ses deux millions d'adhérents n'en ayant pas moins de subtils intérêts d'escroquerie qui sont guère à son honneur et qui démontrent qu'il y a quelque chose de changé dans la façon de lutter et de la part des travailleurs et de la part des patrons, des exploitants, qui s'avèrent de plus en plus déterminés ces derniers à résister aux « prétentions » de leurs exploitants et ne se font point faute d'accepter la bataille avec toutes ses conséquences, lorsque au besoin, ils ne la provoquent pas.

Et d'autres temps le mouvement syndicaliste, moins fort qu'aujourd'hui, il est vrai en nombre, nous avait habitués à d'autres attitudes, à d'autres esprits d'énergie et de